

Entrevue avec Émile Ollivier

Gilberte Février

Numéro 152, hiver 2009

Littérature québécoise sans frontières

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44195ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Février, G. (2009). Entrevue avec Émile Ollivier. *Québec français*, (152), 74–75.

Arrivé au Québec dans les années soixante, Émile Ollivier y a travaillé comme sociologue, professeur et écrivain. Écrite dans une langue « de feu », son œuvre conjugue réalisme et fantastique, et est traversée par le thème de l'exil. Cette entrevue a été réalisée en mars 2002, peu avant son décès.

Entrevue avec Émile Ollivier

propos recueillis par Gilberte Février

Quelles sont vos lectures d'enfance et de jeunesse ?

Du plus loin que je remonte le courant de mes souvenirs, j'ai toujours été un lecteur boulimique, lisant simultanément plusieurs livres. Le tout premier livre que j'ai lu, dont j'ai complètement oublié le nom de l'auteur, s'intitulait *Les Lézards géants mangeurs d'hommes*. Curieusement, j'ai retrouvé des années plus tard, par je ne sais quelle ruse de ma mémoire, des traces de cette lecture, dans un chapitre de *Mère-Solitude*, où il est vaguement question du retour des dinosaures.

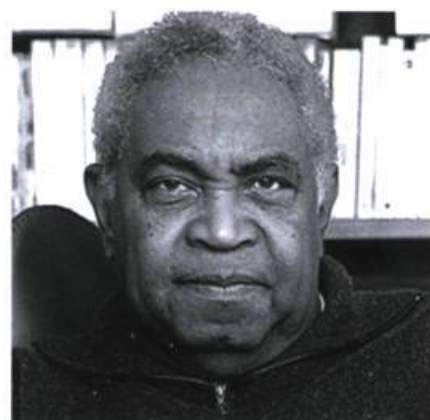
Parallèlement à ce livre, je me souviens d'un texte qui m'a profondément marqué, c'était un extrait de je ne sais plus quel récit, qui racontait l'histoire d'un nommé Robert Bruce. Emprisonné, il regardait, au plafond de sa cellule exiguë, une araignée tisser sa toile. Il a été frappé par ce fait : chaque fois que l'araignée échouait, elle recommençait de façon obstinée. Bruce a trouvé là un motif pour ne pas se décourager et recommencer à préparer, même après des défaites cuisantes, son évasion. De cette histoire, j'ai probablement tiré une leçon de patience et de détermination.

Dans le collège que je fréquentais, on mettait beaucoup l'accent sur la lecture. Très tôt, j'ai appris, par cœur, je ne sais plus combien de fables de La Fontaine et de poèmes légers de Victor Hugo, de Vigny et de Musset. Il faut que je dise également, que pour ma mère et ma grand-mère, la lecture était très valorisée et qu'elles voyaient dans cette activité, non seulement une occasion de formation pour l'esprit, mais aussi un rempart contre l'oisiveté qui, pour elles,

disaient-elles presque en chœur, est la mère de tous les vices. *Mille Eaux*, un récit autobiographique, fait état de ce goût familial pour la lecture.

À l'adolescence, puisque j'appartiens à la génération du livre de poche, j'ai eu l'occasion de me livrer à des débauches de lecture. Outre les classiques que nous recommandaient nos maîtres, j'avais découvert, par moi-même, un romancier oublié aujourd'hui, Michel Zévaco. Cet auteur, qui écrivait des romans à caractère historique, m'a initié au monde des Borgia, à tout l'univers du Moyen Âge et de la Renaissance italienne. La collection « Série noire » de Gallimard m'a fait lier connaissance avec les maîtres du roman policier et du suspens. Par ailleurs, très tôt, j'ai eu des auteurs fétiches, Gustave Flaubert, que je relis encore régulièrement aujourd'hui, dans mes moments de doute et d'incertitude ; Balzac, dont je pense avoir lu l'œuvre complète ou presque ; Albert Camus et des tas de romanciers américains célèbres à l'époque : les œuvres complètes d'Ernest Hemingway, John Steinbeck (*Les raisins de la colère*) et Dos Passos, (*Manhattan transfer*). J'ai fait une place particulière aux auteurs latino-américains de l'époque, Pablo Neruda, Octavio Paz, Carlos Fuentes, et Jorge Amado, dont toute l'œuvre se passe à Bahia, au Brésil et qui, dans mon imaginaire, ressemble trait pour trait à Port-au-Prince, ma ville natale.

J'ai découvert tous ces auteurs par la revue *Les Lettres françaises*, dirigée alors par Louis Aragon. Cette publication m'a initié à des poètes français comme Aragon lui-même, Éluard, Guillevic et un peu plus tard, j'allais



© Ludovic Fremaux

découvrir, par la revue *Les temps modernes* et *Esprit*, des écrivains comme Kafka, St John Perse et les grands classiques de la littérature russe : Tchekhov, Gogol, Dostoïevski et enfin Pasternak dont le prix Nobel a fait couler beaucoup d'encre et de salive.

Mais on est fait de tellement d'écrivains, on est le produit de tellement d'influences, que cette liste est forcément lacunaire. Si, aujourd'hui, je suis un écrivain, c'est parce que j'ai été et suis encore, d'abord, un grand lecteur, un lecteur insatiable.

Quelles sont vos lectures actuelles ?

Paul Valéry, je crois, parlait de la lecture comme d'un *vice impuni*. Aujourd'hui encore, presque à l'automne de ma vie, je nourris avec obstination mon goût assoiffé de lecture. Je termine la tétralogie de Mishima, *La mer de la tranquillité*. Depuis quelque temps, je suis revenu à la philosophie. Récemment, j'ai relu tout Vladimir Jankélévitch et j'attaque l'œuvre de Heidegger. Je commence par un tout petit livre, *Acheminement de la parole* et, parallèlement, je lis le dernier roman de mon ami Patrick Chamoiseau, *Bibliographie des derniers gestes*. J'ai l'intuition d'avoir affaire à un maître-livre.

Comment écrivez-vous ?

Je suis un homme du matin, je me lève tôt, à l'aube. Je m'installe à ma table de travail comme un chasseur piste une proie. D'habitude, je sais la veille par quel bout je dois commencer ma matinée d'écriture, ce qui me permet de me concentrer, de démarrer mon travail et de ne pas souffrir

de panne sèche, dont se plaignent beaucoup d'écrivains.

J'écris à la main avec une plume Montblanc. J'aime le crissement de la pointe métallique sur la blancheur du papier. Jusqu'à présent, je n'écris pas à l'ordinateur, mon corps y résiste. J'ai plusieurs encriers devant moi, avec des couleurs différentes : bleue, noire, rouge, verte. J'aime l'odeur de l'encre. Comme je n'ai pas une écriture courante, je surcharge la page de différentes couleurs, jusqu'à ce que j'aie de la difficulté à me relire. C'est à ce stade que je confie le manuscrit à une secrétaire qui me remet une copie propre sur laquelle je recommence mon manège. Je me fais violence pour me résigner à mettre un point final au bas d'un chapitre. Je suis un maniaque de la rature. Ce qui me porte à lire, à relire et à corriger inlassablement, voulant trouver (mais quel rêve dément !) une parole dense de sens et qui approcherait de la perfection.

Je n'ai pas de planification particulière. Je pars la plupart du temps d'une idée, d'une image, d'une question que je me pose et à laquelle je sais à l'avance que je ne trouverai pas de réponse, mais le jeu consiste précisément à vouloir trouver réponse, même quand on sait qu'elle sera insatisfaisante et qu'on est condamné à échouer. Les livres sont comme des enfants dont on accouche : ils ne viennent pas de la même façon. Certains arrivent par la tête, le début ; ils sont comme un écheveau que l'on déroule ; d'autres par la fin, le siège, il s'agit alors de remonter patiemment jusqu'à l'incipit.

Après plusieurs romans, je m'aperçois que mon processus de création est rythmé comme une valse à trois temps. D'abord, je m'assure que j'ai une histoire, je l'écris jusqu'au bout, même avec des trous, des espaces vides, des béances ; puis, je reviens sur le texte pour être certain que cette histoire tient debout, qu'elle a une structure et ce n'est qu'après ces deux étapes que j'effectue la toilette du texte (la langue, le style, le rythme, la voix). C'est le moment que je préfère, celui de la littérature proprement dite. Il est vrai que chaque moment du texte implique l'ensemble du texte.

Comment avez-vous écrit *Passages* ?

À cette époque, il y avait une vague de *boat-people*, en provenance d'Haïti. J'étais en année sabbatique et je suis allé à Miami, en sociologue, pour recueillir leurs récits de la traversée de la mer des Caraïbes. J'avais en tête le projet d'écrire un livre de sociologie : Qui sont-ils ces *boat-people* ? Leur origine sociale ? Les motifs et les causes de leur émigration ? Je savais que pour nous, Haïtiens, la mer, même si elle donne une ouverture sur le grand large, est également une menace. J'ai été fasciné par le courage de ces hommes et de ces femmes qui, embarqués sur de frêles esquifs, décidaient pour toute sorte de raisons, de braver les éléments déchainés de la nature. Je voyais là une réédition de l'épopée d'Ulysse, ce grand livre d'Homère. Ces récits une fois recueillis, j'ai eu la sensation que je me trouvais, certes, confronté à des destins tragiques, mais l'aventure de ces hommes et de ces femmes relevait de l'épopée. Il m'a semblé que le genre romanesque était le plus apte à rendre compte à la fois de cette aventure et de ces destins. Par ailleurs, cela faisait des années que je réfléchissais sur la migration, l'exil et le déracinement. L'occasion pour moi était belle.

De là ce roman, qui présente des trajets et des trajectoires de migrants, dans une pluralité de lieux, places fortes de la diaspora haïtienne et qui rend compte d'une pluralité de voix. Je me suis aperçu, après coup, que j'avais exploité ce que Bakhtine appelle la polyphonie.

Quels sont vos thèmes préférés ?

J'en ai parlé abondamment dans *Repêrages*, un essai que j'ai publié récemment chez Leméac. Je suis arrivé très jeune au Québec. Il m'a semblé, au point de départ, qu'il fallait garder intacts les souvenirs de mon enfance et de mon adolescence, car comme on dit souvent : *quand on ne sait pas où l'on va, mieux vaut savoir d'où l'on vient*. Et puis, quand on arrive dans une société, il faut dire qui l'on est. De là, le thème de la mémoire qui a traversé l'ensemble de mes premiers romans.

J'ai vieilli au Québec, et au fur et à mesure que je vieillissais, le thème du déracinement, de l'exil, que j'appelle souvent l'errance, s'est imposé à moi.

Tout se passe comme si mon oeuvre était scandée par deux thèmes principaux, la mémoire et l'errance, qui me permettent de marquer les césures de ma vie, ses douleurs et ses joies.

Émile Ollivier *Passages*

Roman



• l'Hexagone

Est-ce qu'il y a un message que vous désirez passer à vos lecteurs ?

Je ne suis pas un facteur, donc je n'ai pas de messages à proprement parler. La littérature est, fondamentalement, pour moi, un jeu : jeu de signes, de formes, de langues et de cultures. Mais paradoxalement, jouer n'est pas jouer. Ce jeu est sérieux. On n'a qu'à regarder les enfants quand ils jouent. Et comme je traite de réalités qui traînent leur poids de souffrance et de détresse ; et comme je ne fais pas dans la dentelle, j'espère que je lève chez mes lecteurs – que je souhaite nombreux – des structures denses de signification et que, dans cette aventure qu'est la lecture, auteur et lecteurs contribuent à élever la part d'humanité que chaque être humain porte en soi. Il y a là une tâche exaltante en ces temps troublés et meurtriers. Comme disait Bertold Brecht : « Le ventre qui enfanta la bête immonde est encore fécond ». □